Mirecourt, Eugène de
Mgr. Mermillod

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

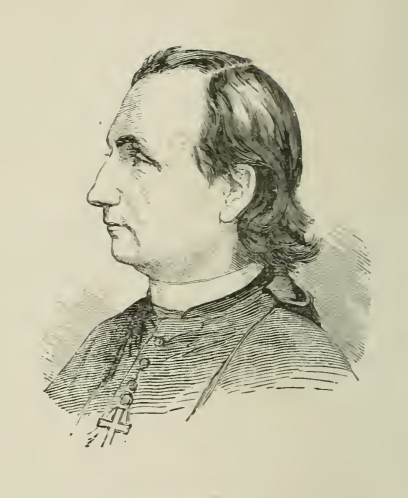
Mgr MERMILLOD



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1870

MGR MERMILLOD



MGR MERMILLOD

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

Mgr MERMILLOD

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

95

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Étranger.

1870

MGR MERMILLOD

Ceci est l'histoire d'un apôtre.

Je dis apôtre dans le sens le plus sacré qu'on attache à ce mot.

Apôtre, disciple du Maître, inébranlable dans la croyance, énergique dans la mission, portant droit et haut, partout et toujours, l'étendard du Christ, et consacrant son existence, heure par heure, au salut des âmes, au triomphe des vérités chrétiennes.

Gaspard Mermillod est né à Carouge, petite ville bâtie sur les bords de l'Arve, à deux pas de Genève, dont elle est en quelque sorte l'un des faubourgs.

Les parents du jeune Gaspard, si l'on raisonne au point de vue purement humain, n'étaient pas des privilégiés de ce monde.

Mais ils possédaient le vrai trésor, le seul que les revers et les calamités de la vie laissent intact : une foi catholique solidement assise, et pratiquée sans restriction sous les yeux de l'hérésie victorieuse.

On sait que Genève s'intitule hautement la *Rome protestante.*

Triste gloire et triste orgueil !

Le 22 septembre 1824, elle ne se doutait pas qu'à ses portes mêmes venait de naître un enfant de bénédiction, que Dieu destinait à porter la lumière au milieu des ténèbres où elle se plonge depuis trois siècles.

Et comme la Providence donne presque toujours, au berceau des grands hommes,

un signe caractéristique de la mission qu'ils doivent accomplir, le jeune Gaspard naquit le jour de la fête de Saint-Maurice, le soldat chrétien, qui refusa de sacrifier sur l'autel des faux dieux et marcha courageusement à la mort, suivi de sa légion tout entière.

Mgr Mermillod combat le protestantisme comme Maurice combattait l'idolâtrie païenne.

Il le combat sur les lieux mêmes où l'ennemi déploie sa toute-puissance et règne en maître absolu. Plutôt que de faire une concession, il affronterait mille morts, et les catholiques de Genève — autre légion intrépide, excitée par ses exemples et par son zèle — le suivraient au martyre.

Le jeune Gaspard ne quitta sa famille qu'à l'âge de treize ans, pour entrer au collége mixte de Genève.

Sa mère, chrétienne fervente, avait voulu l'abriter jusque là sous l'aile des

anges du foyer, gardiens bénis de l'innocence et de la candeur.

Gaspard fit donc ses premières études à la maison paternelle, et reçut l'éducation religieuse à sa source la plus pure : nous voulons dire qu'il puisa dans le cœur de sa mère principes, croyances et vertus.

Un biographe sérieux, mais légèrement enthousiaste, M. Henry de Vanssay, raconte que le jeune élève, groupant autour de lui tous ses condisciples catholiques, soutenait avec eux contre les collégiens protestants d'énergiques et triomphantes controverses.

Nous croyons que M. de Vanssay ouvre un peu trop vite à son héros la carrière de l'apostolat. Les professeurs du collége mixte eussent évidemment réprimé ces tentatives de conversion, en gratifiant de quelque sévère pensum nos thaumaturges précoces. D'ailleurs, Gaspard, tout en se montrant élève pieux et assidu, était très-vif et très-espiègle. Il aurait administré plus de soufflets que d'arguments à celui

de ses camarades qui aurait insulté devant lui la religion de sa mère, et sans aucun doute il lui aurait poché l'œil avant d'essayer de le convertir.

L'ange de Genève [1] n'avait pas encore conquis cette sérénité dans la force et cette admirable douceur dans le courage, qui ont distingué depuis son caractère sacerdotal.

Il venait de terminer sa classe de quatrième. On l'envoya au petit séminaire de Saint-Louis du Mont, en Savoie, où il déploya tant d'ardeur à l'étude et remporta des succès si prompts et si merveilleux, qu'on le jugea capable, à l'âge de quinze ans, d'entrer en rhétorique. Ses compositions avaient un cachet de supériorité qui jetait ses maitres dans le ravissement. Gaspard cultivait en outre la poésie avec un talent incontestable. On publia de lui, à cette époque, une épître

1. L'archevêque de Toulouse a qualifié ainsi Mgr Mermillod dans une lettre pastorale.

en vers qui obtint les applaudissements de tous les lettrés de Chambéry[1]. Elle avait été dédiée par le jeune séminariste à M. Veyrat, écrivain patriote, longtemps exilé, auquel le roi de Sardaigne venait d'accorder sa grâce.

On disait de Gaspard Mermillod qu'il avait au cœur trois amours : l'amour de Dieu, l'amour de sa mère et l'amour de la patrie.

Certes on est poëte à moins.

Le rayonnement de ces trois amours devait plus tard couronner l'évêque de Genève de l'auréole éclatante que, dans les siècles passés comme dans le siècle présent, l'histoire met au front des Augustin, des François de Sales, des Fénelon, des Ozanam et des Lacordaire.

L'archevêque de Chambéry, Mgr Billet, prit en affection le studieux et brillant élève. Il le recommanda d'une manière

1. Le séminaire était situé dans le voisinage de cette ville.

toute spéciale à l'abbé Rendu [1], un de ses chanoines, qui remplissait alors au séminaire les fonctions d'inspecteur des études, et avait en outre la haute main sur tous les établissements d'éducation du duché de Savoie.

Ce digne prêtre fut pour le jeune rhétoricien l'ami le plus affectueux et le plus dévoué.

Bientôt il y eut entre le maître et le disciple une sorte de transfusion des âmes, qui arriva, si je puis m'exprimer de la sorte, à fondre les vertus de l'un dans les vertus de l'autre, et à les réunir par un merveilleux alliage.

Si vous en voulez une preuve convaincante, jetez les yeux sur le portrait qui va suivre.

« Doué au suprême degré d'une bonté attirante, qui se reflète sur sa physionomie, il est accessible à tous, il parle à tous

1. Le même qui fut élevé par la suite au siége épiscopal d'Annecy.

leur langage, il descend aux conversations les plus familières et les plus pénétrantes. Les hommes importants des villages sont gagnés par sa simplicité; l'agriculture, les produits des champs, la valeur des terres, tout sujet prend un charme séduisant sous sa parole, et à son départ d'une paroisse il y a une impression de vertu et de joie qui fait dire que la grâce, la bonté, l'âme de saint François de Sales ont passé par là. Jamais un mot qui puisse blesser la première fibre du cœur ne sort de sa bouche. Tout sujet s'agrandit sous sa parole; l'entretien le plus vulgaire est séduisant, tant il sait l'entremêler des éclairs de son intelligence et des chaudes effusions de la sensibilité de son cœur. Près de lui on se sent ravi par des mots tour à tour profonds et délicats, et il y a sur son front une sérénité qui saisit. Il est un de ces hommes bien rares qui savent conserver, à travers la froideur, l'égoïsme et l'ennui de notre âge, le plaisir charmant de la conversation française. A

ses yeux c'est un apostolat. Il aime à rencontrer ceux qui ne croient pas ; sa bonté les gagne et son intelligence les captive. Personne ne sait mieux allier, dans son admirable mesure, l'amour de la vérité et la bienveillance pour ceux qui ne pensent pas comme lui. Il sait parler, il sait écouter. Mêlé aux lettres de son époque, il ne reste étranger à aucune œuvre qui intéresse le bien. Son nom, ses écrits, son influence traversent les Alpes ; et au milieu de ce prestige qui l'entoure il garde une tendresse de cœur qui ne peut être appréciée que par ceux qui l'ont vu de près. »

Voilà, direz-vous, un portrait de Mgr Mermillod, tracé avec une délicatesse exquise et une vérité saisissante. Eh bien, non, c'est le portrait de l'abbé Rendu, que nous empruntons à la plume de son ami.

Seulement qui a vu l'un connaît l'autre et la ressemblance est parfaite.

Une fois sa rhétorique terminée, Gaspard Mermillod entra au collége des pères

jésuites de Fribourg. A l'âge de vingt et un ans, il avait terminé ses cours de philosophie et de théologie. Comme il était trop jeune pour recevoir les ordres, Mgr Marilley, évêque de Lausanne et de Genève, l'envoya professer dans ses colléges diocésains. Ce digne prélat, qui devait être, quelques années plus tard, victime de persécutions si odieuses, prit lui-même en amitié Gaspard Mermillod. Il eut le pressentiment direct des services signalés que le jeune lévite pourrait rendre à l'Eglise, et lui accorda une dispense d'âge pour le sacerdoce. Gaspard fut ordonné prêtre à Fribourg [1], le 24 juin 1847.

A cette époque il n'y avait à Genève qu'une seule église catholique, sous l'invocation de Saint-Germain. M. Dunoyer, curé de cette paroisse, était le compatriote de l'abbé Mermillod. Il l'avait vu grandir,

1. L'année précédente, l'abbé Rendu, son cher et illustre maître, élevé au siége épiscopal d'Annecy, lui avait donné le sous-diaconat sur le tombeau même de saint François de Sales.

il appréciait au plus haut point son talent et ses vertus. On le lui donna pour vicaire sur sa demande.

« Déjà, dit M. Henry de Vanssay, dans la période comprise entre le sous-diaconat et l'élévation aux ordres sacrés, les prédications de l'abbé Mermillod, spécialement destinées aux classes ouvrières de Fribourg, avaient laissé entrevoir l'ascendant que cette parole populaire exercerait un jour [1]. »

M. Dunoyer comptait sur l'éloquence de son jeune compatriote pour affermir les catholiques, un peu ébranlés par la persécution des protestants. Le résultat dépassa toutes ses espérances. Non-seulement les premiers sermons du jeune vicaire eurent dans la ville de Genève un succès immense, mais encore l'abbé Mer-

1. *Monseigneur Mermillod*, *évêque d'Hébron*, *auxiliaire de Genève*, étude biographique et littéraire. — Palmé, libraire-éditeur, 1868. — Nous empruntons au même ouvrage beaucoup des détails qui vont suivre.

millod se révéla comme un écrivain de premier ordre et comme un polémiste infatigable, dans les luttes terribles qui s'entamaient alors au sujet des événements du Sunderbund.

Il s'agissait de défendre les droits de l'Eglise et de s'élever contre l'intolérance inouïe de la Révolution et du Protestantisme.

La première victime de cette intolérance fut Mgr Marilley. Nos contemporains n'ont pas oublié le cri d'indignation du monde catholique, lorsqu'on apprit que le saint évêque était emprisonné par les sectaires.

Ardent, intrépide, et planant sur les ailes de la foi bien au-dessus des coalitions politiques, des hostilités perfides et des haines violentes, l'abbé Mermillod combattit trois années durant avec un héroïsme dont les protestants eux-mêmes furent émerveillés. Constamment sur la brèche, organisant partout la défense, brisant l'arme de l'ennemi sans jamais

laisser échapper la sienne, il fonda l'*Observateur catholique*, publia brochures sur brochures et dompta l'hérésie par des articles quotidiens et victorieux, par des ripostes pleines de verve et de logique.

Sur lui pleuvaient les condamnations, les amendes; il brava les unes, paya les autres, et triompha définitivement sur toute la ligne.

« Le vicaire de Saint-Germain, dit le biographe que nous avons déjà cité, fut à la hauteur de sa tâche. Il se jeta dans la mêlée avec une intelligence parfaite de sa mission, et, descendant sans hésiter sur le terrain où le provoquaient les adversaires de sa foi, il eut le bonheur de les attirer souvent, de commander à leur respect toujours, et de ne les blesser jamais. »

Voilà certes le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un polémiste chrétien.

Bref, la lutte politique eut un terme et le parti radical resta maître de la situation. Invoquant alors vis-à-vis du grand conseil le principe de liberté même que la Suisse

proclamait, l'abbé Mermillod obtint l'autorisation de construire à Genève une nouvelle église catholique. Hasard étrange, ou plutôt signe visible de l'intervention providentielle, le terrain concédé laissait voir les ruines d'une ancienne forteresse bâtie au XVIe siècle, par un roi de Prusse, dans l'intérêt des protestants. Sur le dernier vestige des bastions huguenots, on a jeté les fondements de Notre-Dame de Genève, magnifique église gothique située à droite de l'embarcadère, en arrivant de Paris.

C'est le premier monument qui frappe les yeux du voyageur, à son entrée dans la ville de Calvin.

Le grand conseil signa le décret de concession le 2 novembre 1850; mais il ne poussa pas la générosité plus loin, laissant à l'abbé Mermillod et aux Genevois catholiques le soin de dresser le plan de la basilique future, de rassembler les matériaux et de payer les architectes.

— Il faut aller quêter en France, dit

M. Dunoyer à son vicaire. La grande nation catholique, la fille aînée de l'Eglise ne nous refusera pas son concours fraternel.

Un mois après, l'abbé Mermillod arrivait à Paris et obtenait une audience de Mgr Sibour.

— Mon cher enfant, lui dit l'archevêque, nous avons eu de vos nouvelles, et vous avez combattu le bon combat. Vous recevrez les félicitations de mon clergé comme vous recevez les miennes. Mais ce n'est pas le clergé qui peut remplir entièrement votre bourse de quêteur. Il faut trouver moyen d'intéresser les fidèles à votre œuvre, ou vous risquez de frapper à des portes qui refuseront de s'ouvrir.

— Je compte beaucoup sur le secours du ciel, monseigneur.

— Vous avez raison, le ciel ne vous abandonnera pas.

Au même instant on vint dire au prélat que M. Desgenettes, curé de Notre-Dame

des Victoires, demandait à lui parler pour affaire pressante.

— Restez, dit l'archevêque à l'abbé Mermillod.

M. Desgenettes entra.

— Vous me voyez dans la désolation, monseigneur, dit-il d'une voix émue. Je n'ai plus de prédicateur pour la station du carême. Le prêtre sur lequel je comptais est dans l'impossibilité absolue de tenir la promesse qu'il m'a faite. Voici une lettre que je reçois au dernier moment. Qu'allons-nous devenir?

— Homme de peu de foi! dit l'archevêque en souriant. Est-ce que la sainte Vierge ne fait pas toujours des miracles pour vous? Tenez, continua-t-il, en désignant l'abbé Mermillod, voici votre prédicateur.

Le vicaire de Saint-Germain de Genève voulut se récrier; l'archevêque lui ferma la bouche.

— Oh! je devine ce que vous allez me dire!... vous n'êtes pas préparé, je le sais

bien. Mais voici le cas de manifester hautement cette confiance dans le secours du ciel dont vous me parliez tout à l'heure. Impossible de trouver une plus belle occasion d'intéresser Notre-Dame des Victoires à votre chère église. Allez, je vous bénis!

Puis se tournant vers le respectable curé.

— C'est chose entendue, monsieur Desgenettes, emmenez-le.

Voilà comment l'abbé Mermillod débuta dans cette série de prédications éclatantes qui rendirent son nom célèbre à Paris, dans toute la France, et l'on peut ajouter dans l'Europe entière. Ce carême de 1851, prêché à Notre-Dame des Victoires, le posa tout d'abord comme un orateur chrétien d'un mérite transcendant et d'une onction suprême.

M. Victor Duret, professeur distingué, analysant quelques unes des conférences de l'abbé Mermillod, a donné de son talent

oratoire une appréciation très-juste et très-complète.

« Il est doué, dit-il, d'un extérieur qui lui rend tout d'abord son auditoire sympathique. Le son de sa voix répond à cette première impression et va droit au cœur. Ce timbre un peu voilé, mais qui dans l'action prend de l'ampleur et de la sonorité, est celui qu'il faut à ces pensées douces, mystérieuses, et parfois à ces jets lumineux, à ces éclosions soudaines d'idées, à ces élancements de l'âme qui caractérisent surtout son éloquence. Le geste, mesuré ou rapide, sobre ou impétueux, semble se promener sur le clavier des passions, depuis la mélancolie ou la tendresse jusqu'à l'enthousiasme ou l'indignation, et parfois jusqu'au dédain. Ce geste expressif sculpte toujours son idée ou ses sentiments, tant ils jaillissent de sa nature elle-même, et sont attachés au fond de son être. Il possède à un degré exceptionnel trois choses qui font un orateur de premier ordre : la clarté de la

pensée, la puissance de la parole, la force du sentiment. »

L'abbé Mermillod eut donc sa voie tracée, grâce à l'heureuse inspiration de Mgr Sibour; il put évangéliser et ramener les âmes à Dieu, tout en les intéressant à l'œuvre si utile de Notre-Dame de Genève, et tout en les faisant participer au mérite de cette grande manifestation du Catholicisme, la plus glorieuse qui ait éclaté dans ce siècle, au sein d'un pays obstinément hérétique et rebelle.

Il prêcha le carême de 1852 à Turin, devant la cour de Sardaigne.

« On vit confondues dans la foule, dit M. de Vanssay, deux reines, mère et femme d'un malheureux prince, qui pour devenir hostile à l'Eglise eut au moins la pudeur d'attendre que ses anges gardiens de la terre fussent remontés au ciel. »

A l'époque où Pie IX proclama le dogme de l'Immaculée Conception, l'abbé Mermillod se trouvait à Rome, en même temps que Mgr Dupanloup. L'évêque d'Orléans

devait prêcher à Saint-André della Valle. Retenu par une indisposition subite, il ne put se présenter devant les nombreux auditeurs qui l'attendaient. On décida le vicaire de Saint-Germain, pris au dépourvu comme autrefois à Notre-Dame des Victoires, à monter inopinément en chaire. Il prononça un magnifique discours, qui fut suivi de la conversion au catholicisme d'une femme de haut rang et de haute naissance.

Au milieu de cet apostolat continuel, l'abbé Mermillod trouvait moyen de publier une foule d'écrits, et de les publier à l'heure utile. On admire dans les *Annales catholiques* de Genève une série d'articles portant sa signature et dont la touche est vraiment magistrale. Ils se distinguent par une expansion de foi radieuse, par une sensibilité profonde qui remue le cœur, et par une dialectique vive et serrée qui entraîne l'esprit, en dissipant jusqu'à l'ombre du doute. Son livre sur la *Perpétuelle virginité de la Mère*

du Sauveur, en réponse aux blasphèmes des protestants, des philosophes rationalistes d'Allemagne et des libres penseurs de France, est un chef-d'œuvre. Il se termine par ces pieuses et solennelles paroles :

« O Marie ! Vierge immaculée ! je viens d'écrire ces lignes ; je vous prie de me les pardonner. Elles ne sont dignes ni de vous ni de votre Fils.

« Des enfants ingrats essayent vainement de vous jeter l'outrage. Le ciel admire vos grandeurs, la terre les chante. A cette heure la peinture, l'architecture, l'harmonie vous célèbrent et vous glorifient. Sur cette terre qui vous a méconnue, des colonnes se dressent, les pierres s'élèvent, et notre cité prend sa place [1] dans ce concert qui redit vos grandeurs.

« Agréez ces pages ; ce sont quelques fleurs que j'ai glanées çà et là dans les

1. La basilique de Notre-Dame de Genève était alors en pleine voie de construction.

champs de la science, heureux de les effeuiller à vos pieds comme un témoignage de ma foi. Vous n'avez pas besoin de notre défense, les clameurs de vos ennemis ne vous atteignent pas. Mais nous, nous avons besoin de protester contre des paroles antichrétiennes, et de dire qu'à Genève les âmes qui croient à la divinité de votre Fils croient à la virginité de sa Mère ! »

Au moment où l'abbé Mermillod venait de publier ce livre, un fait étrange se passa dans la petite ville de Divonne[1]. Quatre ministres protestants, MM. Bungener et Jacquet, de l'Eglise nationale de Genève; M. Guers, de l'Eglise libre de la même ville, et M. Bois, ministre du culte réformé à Valence (Drôme), eurent l'aplomb de provoquer à une conférence publique quatre prêtres de l'Eglise romaine, avec l'espoir insolent de les battre dans la discussion et de les confondre.

1. Département de l'Ain, sur la frontière suisse.

L'abbé Mermillod accepte la lutte. Avec lui s'engagent à la soutenir MM. Tavoux, curé de Divonne; Martin, chanoine-curé de Ferney, et Caillac, aumônier des prisons.

C'était le 2 septembre 1856.

Des établissements d'eaux thermales du voisinage accourent bon nombre de curieux, qui se joignent aux habitants de Divonne et remplissent la salle de conférence. Naturellement les ministres ont d'abord la parole.

« — Messieurs les Anglais, tirez les premiers! »

Ils s'en donnent à cœur joie, cherchant leurs moyens d'attaque dans ce vieil arsenal de la Réforme, qui inspirait à Jean-Jacques Rousseau lui-même un dédain si profond, qu'il disait de ses chers compatriotes, les ministres de Genève : « Leur seule manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres. » Quand ils eurent bien reproduit toutes les objections ressassées depuis trois siècles, en essayant de

les rajeunir par des tours nouveaux et par une grande habileté de paradoxe, l'abbé Mermillod se leva pour leur répondre.

Avec un tact, une réserve, une délicatesse de polémique admirable, il reprit une à une les difficultés qu'ils venaient de soulever, en démontra le néant, les réduisit en poussière, porta le scalpel de l'analyse dans les flancs du libre examen, en mit à nu les prétentions orgueilleuses, l'impuissance notoire, et posa la démonstration de la vérité sur une base si ferme, l'appuya d'arguments si logiques, si lumineux, si décisifs, que les orateurs huguenots n'osèrent pas lui répondre. Ces provocateurs audacieux se retirèrent penauds et déconcertés. Pas un seul, — en dépit de l'engagement formel, qu'ils avaient pris, dès le début, d'accepter une seconde conférence et la continuation de la lutte, — pas un seul n'eut le courage de tenter l'aventure.

On a peu connu cet éclatant triomphe, dont quelques feuilles religieuses de l'é-

poque ont seules fait mention. Les journaux libres penseurs s'empressèrent, comme vous pouvez le croire, d'organiser là-dessus la conspiration du silence, avec cette coquinerie dans le mensonge et dans la mauvaise foi qui les caractérise.

« Vous me demandez mon avis sur la conférence, écrivait, à quelques jours de là, M. Roland, maire de Divonne : j'en suis sorti heureux et fier d'être catholique, après avoir vu les misérables arguties protestantes en face de la solidité des raisons qui établissent la foi de l'Eglise romaine. »

Nous avons oublié de dire que six mois auparavant, après une éloquente prédication du carême à Nice, toute la ville dans un élan général d'admiration, avait demandé l'abbé Mermillod pour évêque. « Il fit alors, dit son premier biographe, cette réponse qui le liait pour toujours, et que Genève entendit répéter avec l'orgueil si légitime d'une mère pour son fils :

« — Je veux que ma tombe soit creusée auprès de mon berceau ! »

« Lui, l'enfant de Carouge, quitter ses Alpes et son lac bleu, ne plus entendre le murmure de l'Arve, renoncer aux fatigues de la lutte et aux joies de l'apostolat, sur cette terre arrosée de ses sueurs ; accepter la garde d'un troupeau étranger, tant qu'il restera à Genève une âme, une seule âme à convertir et à sauver ! mais c'était renier le beau titre de fils de saint François de Sales, c'était consentir à l'abandon volontaire de la plus glorieuse part de son héritage. »

En 1608, saint François de Sales, pressé de rester en France par Henri IV, qui lui promettait de gros appointements et de riches bénéfices, avait répondu sans hésitation :

« — Sire, je prie Votre Majesté de m'excuser ; je ne puis accepter ses offres. Je suis marié ; j'ai épousé une pauvre femme et je ne puis la quitter pour une plus riche. Si Votre Majesté a quelque

bienveillance pour moi, je ne lui demanderai autre chose que le rétablissement de la religion catholique et de ses églises dans le pays de Gex. »

Et le roi de répliquer aussitôt :

« — Monsieur de Genève, votre modestie vous met au-dessus de moi. Je me crois au-dessus de ceux qui briguent mes bienfaits, mais je suis au-dessous de ceux qui les refusent [1]. »

Cependant les dons arrivaient de toutes parts pour la construction de l'église encore inachevée. Les riches ne contribuèrent pas seuls à l'œuvre entreprise par l'abbé Mermillod, les pauvres voulurent aussi verser leur offrande entre les mains de l'éloquent prédicateur. Nous l'avons entendu nous-même, à la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin, raconter les deux faits touchants qui vont suivre.

Un jour qu'il venait de parler devant

1. *Vie de saint François de Sales*, par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice.

un humble auditoire, il aperçut, en descendant de chaire, une pauvre femme de chambre qui essayait de percer la foule et de s'approcher de lui.

Il s'arrêta, demandant ce qu'elle voulait.

— Je n'ai pas d'argent, monsieur l'abbé, dit-elle ; mais voici des bijoux qui ont un peu de valeur, permettez-moi de vous les offrir pour l'œuvre de Notre-Dame de Genève.

Elle arracha ses boucles d'oreilles et les lui donna.

Quelques semaines auparavant, après un sermon prêché dans une autre église de la capitale, une femme du peuple, très-âgée, vint à la sacristie lui apporter une somme de cinquante francs, qu'elle avait économisés pour se faire dire des messes après sa mort.

— Ils ne changeront pas de destination, dit la brave femme, puisque les pierres de votre église prieront pour moi !

Enfin Notre-Dame de Genève est terminée, on fixe au 4 octobre 1857 le jour

de la consécration, et l'abbé Mermillod monte en chaire. Un assez grand nombre de protestants se sont glissés dans l'auditoire. On remarque parmi eux plusieurs magistrats de la ville et des membres du grand conseil. Ils entendent ces paroles sublimes tomber de la bouche du prêtre catholique, fort de sa croyance et convaincu de ses droits :

« Nous avons voulu notre part d'air et de lumière au soleil, nous avons par nos seuls efforts accompli un grand acte que vous saurez respecter. Si jamais le vent de la persécution soufflait un jour ; si de nouvelles oppressions venaient nous spolier encore, si d'injustes agresseurs voulaient nous exclure du droit commun, si une nouvelle intolérance tentait d'enlever à ces murailles un infime fragment, de ravir à ces colonnes ne fût-ce qu'un grain de sable, songez que ce grain de sable ne tomberait pas à terre sans rebondir jusqu'à vos fronts pour les stigmatiser, jusqu'au drapeau de la liberté pour le

flétrir : c'est la gloire de Genève que vous auriez souillée, c'est sa liberté qui tomberait sous vos coups, vaincue et déshonorée!... »

A ces mots, on crut que l'auditoire allait éclater en bravos, mais le respect contint l'explosion.

« Vous faites écho à mes paroles, reprit l'orateur ; je vous remercie de cet élan sympathique, il me prouve que je puis placer ce monument sous la garde des hommes de cœur, et j'espère qu'il y en aura toujours à Genève. L'étranger qui, de loin, verra resplendir le clocher de Notre-Dame dira avec enthousiasme : Je vais dans un pays libre, dans une cité qui respecte les droits sacrés de la conscience catholique! »

L'abbé Mermillod eut dès lors le titre de curé de Notre-Dame. Il avait élevé le temple, dressé l'autel, ouvert le tabernacle; la maison du Seigneur était prête ; mais à côté de cela combien d'œuvres indispensables ne fallait-il pas créer encore? Où

trouver de l'argent pour fonder un hospice, des écoles? Comment appeler à Genève des sœurs de charité, des frères de la doctrine chrétienne, si les ressources manquent pour les loger et pour les nourrir? Assurément la Suisse protestante ne laissera pas l'abbé Mermillod puiser dans son budget. Eh bien! ce sera au monde catholique, à ces frères étrangers qu'il tendra de nouveau la main!

Il reprend donc ses courses d'apôtre, courses si longues et si fatigantes; il multiplie les efforts de son zèle, il se montre plus éloquent que jamais dans ses prédications. Après avoir évangélisé les gens du monde et les avoir ramenés au pied de la croix, il dirige les retraites des séminaires ou celles du clergé; il ranime, il excite, il encourage les conférences de Saint-Vincent de Paul. On le trouve partout, en France, en Allemagne, en Italie, en Autriche, en Belgique, et partout il réchauffe la foi dans les cœurs, partout il électrise les âmes, partout il confond l'impiété

moderne ; partout il écrase la libre-pensée, cette vipère qui veut toujours mordre et ronger la lime de ses dents impuissantes.

Avez-vous entendu l'abbé Mermillod à Sainte-Clotilde pendant la station quadragésimale de 1862? Jamais église chrétienne ne fut envahie par une assemblée plus nombreuse, plus illustre, plus religieusement attentive.

M. Laurentie écrivait alors :

« Cette émotion du monde parisien sous la prédication de l'abbé Mermillod n'est pas le moindre incident de notre histoire contemporaine. Voici qu'un prêtre s'en vient de la Rome protestante évangéliser la cité reine de la civilisation. A sa voix toutes les âmes sont ébranlées. Son éloquence est neuve, libre, pittoresque ; il a des paroles pour l'intelligence, il en a pour le cœur, il éclaire et il touche. Il a de tendres conseils, il a des censures implacables, il parle à toutes les conditions, il remue surtout les conditions fortunées. Il n'orne pas de fleurs l'Evangile, il le

prêche dans sa vérité. C'est par le charme de la foi qu'il saisit les âmes : n'est-ce pas là une étrange nouveauté ? Et maintenant c'est de Genève que nous vient, à nous nation catholique, mais nation endormie, une de ces voix qui réveillent les tombeaux. C'est quelque chose ici, et malheur à qui ne l'entendrait pas ! »

Ce fut à Sainte-Clotilde, pendant ce carême de 1862, que l'abbé Mermillod donna son magnifique discours en faveur des pauvres d'Irlande.

Analyser ce discours est impossible. Tout l'auditoire pleurait. Six mille poitrines étaient soulevées par des sanglots. Pour faire comprendre une émotion aussi vive, il faut citer l'orateur :

« J'ai pitié de cette foule, car voici trois jours qu'elle me suit, et elle n'a pas de quoi manger. » (Saint Marc, VIII, 2.) Tel était son texte. On juge de l'effet de ces paroles du Christ appliquées à l'Irlande.

« Au moment où je vous parle, con-

tinua l'abbé Mermillod, au delà des flots agités de l'Océan, la misère écrase environ quatre-vingt mille hommes, vos frères et les miens, et les oblige à vous tendre la main pour échapper à la mort. Chez les autres peuples le temps a marché et semble avoir rendu impossible le retour de semblables fléaux, — et en Irlande, en 1862, sous l'un des gouvernements les plus éclairés et les plus libéraux, des créatures humaines ne retardent la suprême agonie de la faim qu'en allant cueillir pour la dévorer l'algue marine, quand les flots de l'Océan se sont retirés! »

Le prédicateur acheva ce tableau sinistre; il montra « la pauvreté qui accable et qui désespère, le foyer en ruines, la famille dispersée, la patrie perdue; » puis il raconta l'histoire de ce pauvre fermier d'Irlande, jeté en prison par un lord impitoyable, et auquel on promit de rendre la liberté, s'il votait contre O'Connell. Nous le laissons parler de nouveau.

« Ce vote donné par faiblesse était pour

lui la liberté, le pain du jour, la famille retrouvée. Il s'avance d'un pas inquiet, le front assombri, les larmes aux yeux. Sa main hésite; il voit d'un côté la misère, ses enfants en pleurs, et de l'autre l'Irlande, sa vieille patrie, en souffrance. L'amour paternel allait sacrifier l'amour du pays. Mais tout à coup une femme amaigrie, fatiguée, se précipite sur ses pas et lui crie, à l'instant où il va jeter dans l'urne une voix contre le libérateur :

« — Malheureux, que fais-tu? souviens-toi de ton âme et de la liberté! »

« Cette femme sublime, c'est la femme du malheureux Irlandais [1]. A cet accent magnanime, il brise son cœur de père et d'époux, et d'une main fière il vote pour O' Connell. Puis il reprend le chemin de sa prison. Cette chrétienne sublime est la personnification de l'Irlande catholique qui, par une féconde alliance de sa foi et de son patriotisme, sacrifie tout à Dieu, à

1. Elle se nommait Brigitte Prunty.

la religion, à la patrie. Plus que jamais il importe de redire cette parole admirable, aujourd'hui que les consciences se tarifent, que les âmes deviennent vénales, que la force a ses triomphes, que les caractères et les peuples ont l'opprobre d'obéir au succès. A l'heure de ces abaissements indignes, oui, il faut le dire et le redire encore : la vérité seule rend libre! En face de toutes les faiblesses, de toutes les lâchetés, de tous les énervements, ce qui maintient debout l'indépendance de l'homme et sa grandeur, c'est la sainte Eglise catholique. Comme la femme irlandaise elle répète à tous, princes et peuples, individus et nations : « Souviens-toi de ton âme et de la liberté! »

Par un effet d'éloquence aussi merveilleux qu'inattendu, passant du Calvaire de l'Irlande au Calvaire Pie IX, ou plutôt les réunissant dans une même pensée :

« Voulez-vous, s'écria-t-il, que je vous dénonce les premières puissances de notre époque, les deux plus illustres ri-

ches? Saluez-les de votre foi et de votre cœur! C'est un prince dépouillé, c'est un peuple en haillons, c'est Pie IX qui vous tend sa main royale, c'est l'Irlande qui vous demande du pain! Tous deux, malgré leur pauvreté, riches des biens suprêmes, gardent Jésus-Christ et le donnent au monde! »

L'abbé Mermillod fut plus sublime encore, s'il est possible, lorsqu'il parla des « quatorze sociétés protestantes qui dépensent annuellement des millions pour inonder le pays de livres hostiles au catholicisme, pour entretenir une armée de prédicants populaires, trop souvent même pour solliciter à prix d'argent l'envoi des enfants dans les écoles hérétiques. »

Au frémissement de l'auditoire tout entier, le prédicateur ajouta :

« Laissez-moi le proclamer bien haut, je vous le déclare en face des saints autels, devant cette grande assemblée, sous le regard de Dieu et de ses anges, si jamais,

je ne dis pas un pontife, je ne dis pas un prêtre, mais un simple fidèle se livrait à cette ignoble propagande, qui fait du riche un spéculateur religieux sur la misère, si jamais un catholique osait aller dans la demeure du pauvre tenter son âme par d'aussi vils moyens, qu'il soit flétri devant la foi, devant l'honneur, devant la conscience publique ! Le prêtre qui protégerait de semblables tentatives verrait son sacerdoce déshonoré, car l'Eglise, sainte gardienne de la liberté des âmes, défend ce trafic spirituel et proteste contre ce marché scandaleux, contre cette traite des consciences! [1] »

Il n'est pas difficile, après ce qu'on vient de lire, de s'expliquer le succès toujours

1. « A la fin de ce discours, dit M. de Vanssay, se produisirent des scènes indescriptibles d'émotion et de sublime charité. Des bijoux, des bagues, des bracelets encombraient la bourse des quêteuses. Un pauvre ouvrier y jeta sa montre, et dit, en se détournant pour n'être pas reconnu : « On n'a pas besoin de savoir l'heure quand un peuple meurt de faim ! »

croissant de l'abbé Mermillod comme prédicateur. Les évêques de France et ceux de l'Europe entière l'appelaient à l'envi l'un de l'autre, heureux d'attirer sur leurs diocèses les grâces inséparables de ce fécond et glorieux apostolat. Après Paris, les villes de Lyon, d'Orléans, de Tours, de Poitiers, de Nantes, de Toulouse et d'Amiens purent entendre cette grande parole [1]. Elles en conservent l'efficace et durable souvenir.

L'abbé Mermillod, à la fin du carême de 1864, qu'il venait de prêcher en Autriche, fut appelé à Rome par le Saint-Père, qui le préconisa évêque d'Hébron (*in partibus infidelium*) et évêque auxiliaire de Genève.

1. A Lyon, le curé de Genève a prêché aux dames de la ville des conférences dont le cardinal de Bonald a fait un magnifique éloge. Elles sont imprimées. Dans les autres villes, il a donné les panégyriques de Jeanne Darc, de saint Martin, de saint Hilaire, de la bienheureuse Françoise d'Amboise, de l'humble bergère de Pibrac, Germaine Cousin, et celui de sainte Theudosie.

Pie IX voulut consacrer lui-même l'illustre prédicateur, objet de son affection toute spéciale.

« — Allez, lui dit-il, allez, mon fils, et maintenant mon frère, montez sur le siége de saint François de Sales! Allez vers cette Genève qui n'a pas craint de s'appeler la Rome protestante; portez-lui le trésor de mon amour et convertissez-la. Partez en mon nom, au nom de Jésus-Christ! »

La peinture obligée du talent de Mgr Mermillod comme prédicateur nous a fait laisser de côté plusieurs anecdotes intéressantes, dont il ne faut cependant pas priver nos lecteurs. En voici une qu'il a racontée lui-même dans ses conférences aux dames de Lyon.

Une actrice, de passage à Genève, se présente un jour à la cure. Elle annonce qu'elle a une petite fille arrivée à l'âge de faire sa première communion, et que son plus grand désir est qu'elle remplisse ce devoir chrétien.

— La chose est bien simple, madame, répond l'abbé Mermillod, mais à condition qu'elle n'ira plus au théâtre et qu'elle sera sérieusement instruite et préparée.

— Serez-vous assez bon pour nous faire une visite? demande l'actrice.

— Certainement, madame. Je verrai où en est votre petite fille comme instruction religieuse.

Ici nous laissons le curé de Notre-Dame raconter lui-même.

« Quelques jours s'étaient écoulés sans que je me fusse souvenu de l'engagement pris, lorsque, passant dans la rue où elle habitait, je frappe à sa porte. Ma visite était espérée à tel point que le domestique, bien que l'on fût à table, insista pour que je montasse. Il m'introduisit dans la pièce même où tout le personnel du théâtre était à dîner. Je balbutiai quelques paroles d'excuse, me disposant à faire retraite; mais on me retint et je dus prendre mon parti. La conversation fut bientôt engagée, et je vous laisse à penser

si la situation était nouvelle pour une société de ce genre. Habitués à donner des spectacles, les acteurs étaient charmés d'en avoir un.

« Tout à coup la petite fille, véritable enfant terrible, s'approche de moi et me dit qu'il y a là, dans le fond, une dame qui désire vivement me parler, mais qui n'ose pas.

« C'était une jeune actrice de vingt-cinq ans, qui, interdite de se voir aussi brusquement mise en scène, ne trouva d'autre ressource que de rejeter la conversation sur la petite fille, disant qu'elle assisterait volontiers à sa première communion.

« — Rien n'empêche, lui répondis-je, et il y aurait quelque chose de mieux à faire, ce serait de vous joindre à elle.

« — Moi, monsieur, une excommuniée!...

« — Oh! il y a remède à tout, et vous n'êtes pas sans doute une *exconfessée?*

« Jetées au milieu d'une réunion pa-

reille, ces paroles y firent l'effet d'une bombe, et les rires et les bons mots de pleuvoir.

« — Ce serait le cas de vous faire un sermon sur la confession, repris-je. Dans ce monde, ce qui fait agir le plus souvent, ce sont les applaudissements de ceux qui nous entourent. Ainsi, vous, par exemple, ce sont les acclamations de la salle qui vous font dévorer bien des ennuis sans doute. Mais nous n'avons pas cette ressource. Il faut donc qu'il y ait quelque autre mobile qui nous fasse agir, et ce mobile est d'une nature supérieure aux choses de ce monde.

« Je n'étais moi-même que médiocrement satisfait de cette démonstration, lorsque, jetant les yeux du côté de la fenêtre, j'aperçus un bateau à vapeur qui remontait le fleuve.

« — Tenez, leur dis-je, vous comprendrez peut-être mieux ce que c'est que la confession par la comparaison que je vais vous faire. Vous voyez ce bateau qui passe;

ce qui le fait aller, c'est la vapeur contenue dans la chaudière. Or cette chaudière est exposée à éclater lorsque la pression de la vapeur est trop forte, et, pour prévenir les affreux accidents qui en résultent, on a soin de créer une soupape, qu'on nomme soupape de sûreté. Eh bien! le cœur humain aussi est une chaudière; elle est soumise à la double pression des fautes et des chagrins, et de temps à autre d'épouvantables explosions en résultent, si la soupape de sûreté ne s'ouvre à temps. Or ici cette soupape est la confession. Lorsque le cœur de l'homme est oppressé outre mesure par le remords ou la souffrance, la seule alternative qui lui reste est celle de la confession ou du suicide.

« On avait écouté avec attention ces dernières paroles. Je pris aussitôt congé de la réunion; mais comme je me retirais, la jeune actrice qui s'était jusque-là tenue à l'écart, s'avança vers moi, manifestant l'intention de me suivre.

« — Tiens, lui demandèrent les au-

tres, où allez-vous donc ? Auriez-vous par hasard l'intention de vous confesser ?

« — Pourquoi pas ? répondit-elle ; que vous importe ?

« Elle sortit avec moi. A peine étions-nous seuls qu'elle se jette à mes genoux et me dit :

« — C'est Dieu lui-même, monsieur, qui vous a envoyé auprès de moi ! Je ne sais si vous avez lu dans mon cœur ; mais j'étais fermement résolue, il y a peu d'instants encore, à me détruire ce soir même... Je ne me suis pas confessée depuis sept ans... Orpheline et dépourvue de tout secours, je me suis engagée dans une troupe, et Dieu sait combien j'ai souffert ! Mais les chagrins que j'ai eu à endurer ces derniers jours ont été trop violents pour que je puisse y résister. Je comptais sur une affection que je croyais sincère ; je me voyais au moment de contracter un mariage, et j'ai été indignement trahie ! Sifflée hier au théâtre, j'ai vu l'humiliation ajouter son amertume à

toutes mes douleurs. Orpheline, sifflée et trahie, j'avais résolu d'en finir avec l'existence, et j'allais ce soir, après ce dîner d'adieu, me précipiter dans le lac. Vos paroles, votre alternative de la confession ou du suicide ont été pour moi un trait de feu... Ayez pitié de ma misère!

« Elle quittait le théâtre dès le lendemain. La jeune fille et sa mère en faisaient autant quelques jours après, et la première communion n'a pas tardé beaucoup. Ces âmes persévèrent dans le courage du devoir chrétien[1]. »

Voici une autre histoire de conversion racontée par M. de Vanssay; — nous lui en laissons l'honneur.

L'abbé Mermillod avait pour amie une dame protestante qu'il désirait vivement ramener au catholicisme. Un jour il lui

1. *De l'intelligence et du gouvernement de la vie*, conférences prêchées aux dames de Lyon. —Librairie chrétienne de Banchu et Ce, 6, place Bellecour.

envoya cette magnifique gravure d'Overbeck, qui représente le bon Pasteur dégageant sa brebis du buisson où elle est restée prisonnière, et il écrivit au dessous :

« Que vos épines disparaissent ! »

Ce fut pendant plusieurs années toute sa propagande. Sentant qu'une insistance moins discrète n'atteindrait pas le but, il attendait et il priait.

Appelé pour prêcher un sermon de charité dans la ville qu'habitait son amie, l'abbé Mermillod accepta, comme il l'avait déjà fait souvent, l'hospitalité sous son toit. Rien n'avait pu lui laisser supposer qu'elle aurait la pensée de se glisser dans l'église catholique au moment du sermon. Mais à peine a-t-il gravi la dernière marche de la chaire, qu'en jetant autour de lui ce coup d'œil rapide auquel rien n'échappe, il aperçoit une ombre se dissimulant derrière un pilier. C'est l'heure de la grâce qui sonne pour sa chère protestante. Reste à savoir si le

sujet qu'il a choisi et qu'il va traiter répond aux exigences de la situation ; il a le temps de se dire à lui-même : « Je pourrai peut-être faire beaucoup d'argent, mais je n'atteindrai pas son âme. » Aussitôt il change son plan et son discours. Son cœur trouve des accents décisifs qui vont droit à ce cœur qu'il veut gagner. La place est emportée d'assaut, trois jours après la brebis égarée rentrait au bercail.

Les épines avaient disparu !

On peut dire de monseigneur Mermillod ce qu'un critique célèbre, M. Jouvin, disait autrefois de Berryer :

« Il a mieux qu'une langue, il a des cris sublimes. Le sténographe qui essaye de les noter après coup, fait l'effet d'un homme qui voudrait saisir un éclair avec la main. »

Nous l'avons dit plus haut, c'est un orateur en face duquel toute analyse est impuissante : il faut le voir et l'entendre. De son geste, de son regard s'échappent des effluves irrésistibles ; sa voix a des vi-

brations suprêmes qui poussent les âmes aux plus énergiques élans de la foi, aux inspirations les plus saintes de la charité, aux plus célestes essors de la prière.

Un protestant a dit de lui : « — C'est un homme qui sent, aime et croit. » Ajoutons : et qui fait sentir, aimer et croire.

Son génie d'à-propos est admirable.

Au milieu d'un sermon, où il parlait du dévouement que les fidèles doivent témoigner à l'Église dans les mauvais jours qu'elle traverse, il reconnaît tout à coup Lamoricière dans le banc d'œuvre de Sainte-Clotilde. Saluant aussitôt le général, il rappelle, comme exemple merveilleux du dévouement catholique cette parole sublime de la duchesse de Parme à ses fils :

« — Allez à la défense d'un saint sous la conduite d'un héros ! »

Il y a quelques années, lorsque le journal *le Siècle*, à l'inspiration sacrilége de feu Havin, son patron, insultait la France

catholique et proposait de souscrire à la statue de Voltaire, l'abbé Mermillod prêchait un sermon de charité pour les pauvres malades polonais.

Il dit à son auditoire :

« En 1770, Voltaire écrivait à Frédéric II : « Sire, mettez la main sur la Pologne et arrondissez la Prusse. » Je reproduis ses paroles brutales et ignobles. A cet accent vous devez le reconnaître. « Mais, objecta Frédéric, que va dire la « philosophie? » Et Voltaire de répondre : « En philosophie, la figure ronde est la « plus parfaite. » N'oubliez donc pas, ô Polonais, que l'impiété est la première qui ait parlé du partage de votre patrie. La Pologne a commencé à être détruite par le conseil et par le cynisme de Voltaire ».

Monseigneur Mermillod n'a pas à Genève d'autre palais épiscopal que son ancienne maison de cure, simple, modeste, accessible à tous.

Aujourd'hui ses œuvres sont achevées :

les enfants des deux sexes ont leur école, les pauvres leur hospice, les vieillards et les orphelins leur asile. Son zèle a tout prévu, ses efforts ont tout créé. Doux, affable, dévoué, prévenant avec les fidèles et avec les prêtres, il mérite sous tous les rapports le beau titre de fils de saint François de Sales qu'on lui accorde universellement. Sa charité n'a point de limites, sa bienveillance est extrême, et vis-à-vis des protestants il se montre, s'il est possible, plus affectueux encore et plus rempli de douceur. En somme, la ville de Genève est fière de son évêque ; on lui témoigne un respect inaltérable, on apprécie son talent, on vante ses vertus. Quand il prêche, les étudiants remplissent la nef de Notre-Dame ; à ses dernières conférences sur le concile, les ministres de l'Église réformée accouraient en foule.

Si quelques parpaillots rétifs le boudent encore et l'appellent Sous-Pape, il ne l'ignore pas et répond avec un sourire,

en se rappelant son ancienne démonstration du confessionnal aux comédiens :

« — Soupape de sûreté, oui ! Puissent-ils, dans ce sens, accepter le secours que je tiens pour eux en réserve, et ne pas rendre inutiles mes efforts ! »

Depuis son épiscopat, il a érigé une troisième paroisse près de la métropole pour le quartier des Eaux-Vives. Une quatrième sera bientôt ouverte pour le quartier de Plain-Palais.

Monseigneur Mermillod a quitté Genève le 2 novembre dernier pour se rendre au concile. A Rome, il demeure chez les chevaliers de Malte.

Nous avons sous les yeux une lettre qu'il vient d'écrire à l'abbé Planet, écrivain de mérite et prédicateur distingué. Nous tenons à la reproduire, parce qu'elle nous semble répondre victorieusement aux insinuations perfides de la mauvaise presse.

« Monsieur et ami,

« Je reçois l'ouvrage que vous publiez sous ce titre : *Petites lettres à la Montagne*, et je vous félicite de ce travail. En présence des périls que fait courir à l'Europe la question sociale, il est du devoir de tous de ne pas fuir ce redoutable problème. Il faut l'aborder avec intelligence et courage. L'abstention ne peut qu'aggraver le danger ; la résistance aveugle hâterait une terrible explosion. Ne soyons ni courtisans, ni conspirateurs ; les ouvriers ont droit à être enseignés sans être flattés ou flagellés. Vous avez compris ce devoir. Vos *Petites lettres*, écrites en style sobre, lumineux, attrayant, exposent la plaie actuelle, mais elles montrent aussi le remède. Qu'elles soient les bienvenues au foyer du travailleur ! Elles lui révèlent que dans cette élévation du peuple il y a un ferment évangélique qui est la justice, mais elles lui apprennent aussi que la

convoitise et la haine c'est la révolution. Il y a entre ces deux points de vue toute la différence qui existe entre le fleuve fécond et le torrent dévastateur. « Chose étrange ! a dit un historien, certains peuples perdent souvent dans la liberté la dignité qu'ils avaient dans l'esclavage. » La liberté vient de la foi ; toutes deux disparaissent ensemble. Vous le dites très-bien dans vos *Lettres*. Que Dieu leur donne le succès qu'elles méritent !

« Recevez l'expression de mon affectueux dévouement.

« ✝ GASPARD,

« Évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. »

Nous sommes heureux de publier ces nobles paroles, car au nombre des mensonges que la libre pensée moderne jette aux classes populaires, le plus impudent est celui qui accuse les ultramontains d'être les ennemis systématiques du progrès et de la liberté.

Monseigneur Mermillod est ultramontain, il le prouve par sa parole et par ses actes.

Et pourtant quel autre soutient mieux que lui le droit des institutions libres? Quel autre, — si nous pouvons nous exprimer de la sorte, — a le sentiment démocratique plus chevillé dans l'âme? Où trouverez-vous un orateur qui ait pris en main plus chaleureusement la défense des classes ouvrières, et qui ait osé dire aux riches des vérités plus franches, leur adresser des reproches plus hardis, en s'exposant avec plus de courage aux rancunes, aux dédains de l'orgueil blessé, au revirement des bienveillances et des sympathies acquises? Dans cette même chaire de Sainte-Clotilde, témoin de ses triomphes oratoires, n'a-t-il pas arraché le bandeau des plus aveugles, troublé la quiétude des plus indifférents, forcé les plus égoïstes à rougir de leur dureté? Vous a-t-on dit que le Souverain Pontife lui eût jeté le blâme? Non. Pie IX et l'E-

glise tout entière parlent comme lui.

Donc vous êtes des imposteurs! Laissez la véritable démocratie, la démocratie évangélique, faire son chemin sans vous. Elle seule a la clef des cœurs qu'il faut ouvrir; elle seule possède le frein qui réprime les passions haineuses, les passions avides; elle seule connaît le baume qui cicatrisera les plaies sociales; elle seule enfin a le secret de la fraternité qui n'est pour vous qu'un masque, de l'égalité que vous êtes les premiers à détruire, et de la liberté qui chez vous et avec vous n'a qu'un nom : Licence!

Dans ce beau livre de l'abbé Planet, livre qui fera son chemin malgré vous et malgré vos pareils, je trouve ce passage qui s'applique à tous les évêques de la sainte Église romaine, et particulièrement à l'évêque de Genève.

Écoutez!

« Il y a quelques mois, les journaux des Antilles nous apportaient le fait d'un M. Ramsden, vice-consul anglais à San-

tiago de Cuba, qui, de concert avec le vice-consul américain, s'était hardiment interposé dans un cas de condamnation à mort pour cause politique, et cela, sur le lieu même de l'exécution. Il s'agissait d'un jeune marin des États-Unis pris comme flibustier par les Espagnols. Prévenu, jugé, condamné avec la hâte ordinaire des tribunaux militaires, il était traîné au supplice et n'attendait plus que le feu de peloton. Survient M. Ramsden, au moment où déjà les soldats couchaient en joue le prisonnier sur l'ordre du chef. Une protestation à la main, il se jette entre les carabines et le patient. Il la lit; elle disait :

« Messieurs, en qualité de consul de Sa Majesté Britannique, je ne puis rester là et voir l'assassinat odieux d'un innocent. C'est mon devoir de protéger sa vie, et vous ne la lui ravirez qu'à travers ces remparts. »

« Puis, déroulant le drapeau de la Grande-Bretagne, en même temps que le

vice-consul américain se couvrait du drapeau de l'Union, ils enveloppèrent avec eux la personne du prisonnier. Les Espagnols interdits relevèrent les armes.

« Voilà l'image de l'Église, de son sacerdoce, de son épiscopat tout le long des siècles. Chaque jour, quelque pauvre âme surprise les armes à la main — ses armes à elle, la foi, la prière, la résistance aux mauvaises doctrines, — est ramassée par la patrouille des libres penseurs qui, en un clin-d'œil, se propose d'en finir, en la faisant passer de la honte à l'échafaud, c'est-à-dire de la faiblesse à l'apostasie. C'est alors qu'intervient l'Église, avec les évêques, ces consuls de Dieu. Ils protestent, ils se précipitent entre la mort et la victime qu'on lui a montrée ; ils parlent, puis ils restent, attendant le coup. Eux aussi se couvrent et couvrent avec eux le peuple d'un drapeau, le drapeau du Christ, qui est celui de la vaste patrie catholique, et mieux

que personne ils ont le droit de dire, ils disent aux bourreaux :

« — C'est notre devoir de protéger la vie des âmes, et vous ne la leur ravirez qu'à travers ces remparts ! »

FIN

492—Paris. — Imp. H. Carion, r. Bonaparte, 64.

EN VENTE :

1re Série.

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. — Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr. — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingue.

2e Série.

Pie IX. — Louis Veuillot. — Mérimée. — George Sand. — Henri Monnier. — Félicien David. — Alfred de Musset. — Pierre Leroux. — Scribe. — Thiers. — Ricord. — Ed. About. — Carnot. — Changarnier. — Raspail. — Rochefort. — Villemain. — Beauvallet. — Michelet. — Dupin. — Henri Murger. — Gustave Planche. — Falloux. — Montalembert. — Dumas fils. — Déjazet. — Rachel. — Le P. Hyacinthe. — Clairville. — E. Labiche. — Frédérick Lemaître. — Ledru-Rollin. — Blanqui. — Louise Colet. — Garnier-Pagès. — Le P. Enfantin. — Cabet. — Baron Taylor. — St-Marc Girardin. — Napoléon III. — Le prince Napoléon. — Mirès. — Émile Deschamps. — Arsène Houssaye. — Pierre Dupont. — Champfleury. — Courbet. — Emile Augier. — Théodore Barrière. — Anicet Bourgeois. — Paul de Cassagnac. — Emile Ollivier.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64, rue Bonaparte.

Mirecourt, Eugène de
Mgr. Mermillod